

34. Arrêt du 21 février 1911 dans la cause  
Uldry et Caisse des Invalides de la gendarmerie du  
canton de Fribourg.

**Art. 92 ch. 8 LP:** Les pensions de **retraite** des militaires et des agents de police ne sont pas totalement insaisissables, mais partiellement d'après l'art. 93 LP. Notion de l'**invalidité** au sens de cet article.

Etienne Uldry, facteur à Tavel, a fait partie du corps de la gendarmerie fribourgeoise jusqu'en 1882, date à laquelle il a pris sa retraite. Il touche une pension de 360 fr. par an servie par la « Caisse des Invalides de la Gendarmerie. » L'art. 66 de la loi fribourgeoise du 16 mars 1852 sur l'organisation du corps de la gendarmerie porte que « La pension de retraite d'un vétérans ou invalide est personnelle et insaisissable. »

Cette pension a été saisie, au préjudice de Uldry, jusqu'à concurrence de 31 fr. par l'office des poursuites de la Singine. Soit Uldry soit la Caisse des Invalides ont recouru à l'autorité cantonale de surveillance en soutenant qu'aux termes de l'art. 66 cité ci-dessus et de l'art. 92 ch. 8 LP la pension servie à Uldry est insaisissable. L'autorité cantonale de surveillance a écarté le recours. Uldry et la Caisse des Invalides ont recouru en temps utile contre cette décision auprès de la Chambre des Poursuites et des Faillites du Tribunal fédéral.

*Statuant sur ces faits et considérant en droit :*

Que la saisie de la pension servie à Uldry par la Caisse des Invalides ne porte en aucune mesure atteinte aux intérêts de cette dernière, qui n'a dès lors pas qualité pour recourir (RO 25/I, p. 117 consid. 1\*);

que Uldry n'invoque plus, devant le Tribunal fédéral, l'art. 66 de la loi fribourgeoise sur l'organisation du corps de la gendarmerie ;

que d'ailleurs l'instance cantonale a jugé que cette disposition a été abrogée ;

qu'ainsi la seule question qui se pose est celle de savoir si la pension servie à Uldry par la Caisse des Invalides rentre dans la catégorie des pensions que l'art. 92 ch. 8 LP déclare insaisissables ;

que c'est avec raison que l'autorité cantonale de surveillance a résolu cette question par la négative ;

qu'en effet le texte de l'art. 92 ch. 8 ne permet pas d'admettre que le législateur ait entendu déclarer insaisissables les pensions de *retraite* (*Alterspensionen*) des militaires et des agents de la police ;

que le texte allemand porte expressément qu'il s'agit des pensions allouées à un citoyen (ou à sa famille) « wenn derselbe im eidgenössischen oder kantonalen Militär- oder Polizeidienst *verunglückt* ist » ;

que le texte français est, il est vrai, moins précis ;

qu'il parle de citoyens devenus « invalides » et que ce terme pourrait à la rigueur s'entendre de citoyens devenus, par le seul effet de l'âge, incapables de servir ;

mais que le législateur n'a certainement pas pris le mot « invalide » dans cette acception ;

que, tout d'abord, on ne comprendrait pas l'intérêt pratique d'une disposition relative aux pensions de retraite des militaires, dans un pays de milices où il n'y a pas de militaires retraités ;

que surtout on ne voit pas pourquoi, les pensions de retraite étant en principe saisissables (art. 93 LP), celles des militaires et des agents de la police seraient mises au bénéfice de l'insaisissabilité ;

qu'un privilège semblable n'aurait aucune raison d'être ;

qu'enfin la dernière phrase de l'art. 92 ch. 8 (texte français) — qui a trait aux pensions allouées à la famille du citoyen qui a « perdu la vie » au service de l'armée ou de la police — précise le sens de la première phrase et montre bien que la disposition tout entière vise les cas où la cause de l'invalidité ou de la mort est attribuable à un accident ;

\* Ed. spéc. 2 n° 2.

qu'ainsi les pensions de retraite des militaires, des gendarmes, des agents de police sont saisissables comme celles de tous autres citoyens et que, par contre, les pensions qu'ils touchent à raison des atteintes à leur intégrité corporelle résultant du service sont insaisissables comme le sont les indemnités pour lésions corporelles ou pour préjudice à la santé (art. 92 ch. 10);

que par conséquent la pension de retraite servie à Uldry, pouvait être saisie, dans la mesure indiquée à l'art. 93 LP.

Par ces motifs

la Chambre des Poursuites et des Faillites  
prononce :

Le recours est écarté.

### 35. **Entscheid vom 28. Februar 1911 in Sachen Kopp.**

**Pfändung und Verwertung beweglicher Sachen, die dem Schuldner unter Eigentumsvorbehalt verkauft wurden: Pfändung der Sache, auch wenn der Gläubiger die Pfändung der Rechte des Schuldners aus dem Kaufvertrage verlangt. — Art. 106 ff. und 122 ff. SchKG. Analoge Anwendbarkeit des Widerspruchs- und des Verwertungsverfahrens, wie es bei verpfändeten Sachen durchgeführt wird, indem der Verkäufer so behandelt wird, wie wenn er für die ausstehende Kaufpreisforderung ein Pfandrecht an der dem Schuldner verkauften Sache geltend machte.**

A. — In einer vom Rekurrenten gegen C. Streuli-Plüß in Zürich gerichteten Betreibung waren am 19. März 1910 vom Betreibungsamt Zürich IV eine Anzahl Möbel gepfändet worden, die der Schuldner als Eigentum eines Jean Weber in Müllau bezeichnete. In der Tat stellte sich heraus, daß Weber dem Streuli diese Möbel unter Eigentumsvorbehalt verkauft hatte, und daß der Kaufpreis nur zum Teil getilgt war. Nach einem von Weber produzierten Buchauszug hätte der Kaufpreis 1428 Fr. 95 Cts. betragen, und es wären daran 837 Fr. 90 Cts. abbezahlt.

Am 30. Juni 1911 verlangte nun der Rekurrent Pfändung

„des Rechtes des Schuldners, die von J. Weber in Müllau auf „Abzahlung erhaltenen Sachen zum ermäßigten Preise zu Eigentum zu erwerben, nachdem bereits größere Zahlungen geleistet „sind“.

Hierauf ließ das Betreibungsamt am 14. Juli nochmals jene Möbel pfänden. Der Rekurrent erklärte jedoch am 23. August, er verzichte auf die Pfändung der Möbel als solcher; dagegen bestehe er auf der Pfändung des Rechtes, die Möbel gegen Bezahlung der Kaufpreisrestanz zu Eigentum zu erwerben; der Schuldner habe bereits größere Zahlungen an Weber geleistet, und es bilde somit jenes Recht ein nicht unbebeutendes Vermögensobjekt.

Auf dieses Begehren erhielt der Rekurrent am 2. September vom Betreibungsamt folgenden Bescheid:

„Das unterm 24. August i. S. Jean Kopp gegen Streuli-Plüß „Betr. Nr. 5802, gestellte Nachpfändungsbegehren weisen wir Ihnen „anmit zurück. Streuli erwirbt erst ein Recht, wenn er die For- „derung des J. Weber fertig bezahlt hat. Ein noch nicht bestehendes, sondern erst zukünftiges Recht kann nicht gepfändet „werden.“

B. — Eine von Kopp gegen diese Weigerung gerichtete Beschwerde wurde am 4. Oktober 1910 vom Bezirksgericht Zürich I. Abteilung, als unterer Aufsichtsbehörde, mit folgender Motivierung abgewiesen: Zwar könnte gesagt werden, daß Recht, gegen Bezahlung der Kaufpreisrestanz Eigentümer zu werden, sei ein Vermögensobjekt. Allein die Verwertung eines solchen Rechtes würde zu unzulässigen Verhältnissen führen, da dadurch der Schuldner um seine Kompetenzstücke gebracht werden könnte. Die Pfändung jenes Rechtes könne daher nicht verlangt werden.

C. — Mit Entscheid vom 1. Dezember 1910 hat das Obergericht des Kantons Zürich, als kantonale Aufsichtsbehörde, den Entscheid des Bezirksgerichts Zürich im Dispositiv bestätigt.

Das Obergericht führt aus: Zwar sei weder die Motivierung des Betreibungsamtes, noch diejenige der untern Aufsichtsbehörde haltbar. Dagegen müsse die Pfändung des „Rechtes“ deshalb verweigert werden, weil der Schuldner trotz dieser Pfändung seinem Verkäufer gegenüber zur Zahlung der Kaufpreisrestanz verpflichtet bleibe. Wenn aber der Schuldner von seinem Verkäufer zu weiteren